

THESSALONIQUE, — SALONIQUE

« Paul, Silvain et Timothée, à l'Eglise des Thessaloniens qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ notre Seigneur ; la grâce et la paix vous soient données !

Nous rendons grâces à Dieu en tout temps pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières ; car nous nous souvenons sans cesse devant Dieu notre Père de l'œuvre de votre foi, du travail de votre charité et de la constance de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ. »

I Thess. I, 1 à 3.

Je ne sais si vous vous êtes tous rendu compte que la ville de Salonique, dont il est tant question dans nos journaux depuis quelque temps, n'est autre que la Thessalonique du Nouveau Testament. A la vérité, il n'y a guère de trait commun entre les préoccupations politiques et militaires que réveille aujourd'hui chez nous le nom de Salonique et les pensées toutes religieuses qui remplissent les deux épîtres de Paul aux Thessaloniens. Mais ce contraste même est singulièrement instructif. Il nous fait mesurer toute la distance qu'il y a entre le christianisme aposto-

lique et le christianisme contemporain, entre le christianisme personnel et le christianisme national, entre celui qui résulte de l'action de l'Esprit de Dieu dans les âmes et celui qui n'est guère qu'une tradition apprise des hommes. Thessalonique — Salonique ! Qui nous ramènera de celle-ci à celle-là ? Qui nous rendra la ferveur des premiers jours où l'Évangile, dans sa splendide nouveauté, dans sa virginité glorieuse, se manifestait comme étant la « puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, » et les faisait entrer dans une vie nouvelle, aussi supérieure à leur vie précédente que le ciel est élevé au-dessus de la terre ? Ce vœu n'est pas chimérique et irréalisable s'il est vraiment une prière ; car l'altération, la décadence, la prétendue faillite du christianisme, sont exclusivement du fait de l'homme et à la charge de l'homme. Mais la puissance de l'éternel renouvellement n'a pas cessé de résider en Dieu, et sa grâce est capable d'accomplir parmi nous les mêmes merveilles qu'au temps de saint Paul.

I

Constatons d'abord qu'au point de vue scientifique, industriel et matériel, le monde a fait bien du chemin pendant les dix-neuf cent ans qui nous sé-

parent de l'époque où vivait saint Paul. Si l'apôtre, se réveillant comme d'un long sommeil, entrait de nouveau dans cette ville qui lui était chère, je ne sais s'il la reconnaîtrait, mais il y constaterait en tout cas de bien grands changements.

C'est une ville commerciale, comme autrefois. Mais, dans le port, quelle variété de bâtiments, dont la construction savante et souvent redoutable — car aujourd'hui les vaisseaux de guerre y sont nombreux — contraste avec la simplicité des navires antiques. La plupart n'ont besoin ni de la voile ni de la rame et obéissent à un moteur nouveau, la vapeur. Plusieurs viennent de continents dont les Grecs et les Romains ignoraient l'existence.

Les lettres de Paul aux Thessaloniens ne durent arriver à destination qu'au bout de quelques jours, quoique la ville de Corinthe, où elles furent écrites, ne soit pas très éloignée de Thessalonique ; en ce temps-là, recevoir une lettre, c'était presque un événement ; il n'était pas rare que la lettre fût confiée à un messager envoyé exprès ; c'est ainsi que la diaconesse Phœbé porta, dans les plis de son vêtement de femme, l'épître aux Romains, toute la théologie de l'avenir. Souvent, une lettre comme celle de l'apôtre était copiée avec soin pour être transmise à quelque communauté chrétienne voisine. Aujourd'hui, l'imprimerie multiplie indéfiniment en quelques instants un document écrit quelconque et la télé-

graphie, avec ou sans fil, apporte chaque jour à chaque localité importante des nouvelles venues de toutes les parties de l'univers.

Thessalonique connaissait la guerre ; elle n'était pas éloignée de la région où s'étaient jouées deux fois, à Pharsale et à Philippes, les destinées de l'Empire romain. Mais ici surtout, quelle différence, quel contraste ! Les armées anciennes étaient peu nombreuses, comparées à ces millions de soldats que la guerre moderne met aux prises sur un front prodigieusement étendu. Autrefois, la mort frappait de près ou d'une faible distance, portée sur les ailes de la flèche ou du javelot ; aujourd'hui, sans préjudice du combat corps à corps et de ses fureurs, la mort franchit les kilomètres sans les compter ; elle assiège et atteint l'homme de tous côtés : sur la terre et sous la terre, sur les eaux et sous les eaux, dans les airs même. L'apôtre parle aux Thessaloniens du jour où le Christ reviendra du ciel et où ses fidèles seront enlevés dans les airs à sa rencontre ; aujourd'hui, hélas ! ce qui vient à Salonique à travers les airs, ce n'est pas le Sauveur, ce sont des avions qui font pleuvoir le fer et le feu sur la population. Et si, de la cité, quelqu'un monte à leur rencontre, c'est pour les combattre. Ajoutons que la guerre, telle qu'on nous la fait, ne se contente pas de percer les hommes avec la baïonnette et de les assommer avec des balles et des obus ;

elle les empoisonne et les étouffe avec des gaz asphyxiants.

Tels sont quelques-uns des sujets de surprise que rencontrerait saint Paul, s'il revenait parmi nous. Son étonnement serait-il de l'admiration ? Je ne le pense pas. Je me rappelle qu'à Athènes, où saint Paul avait sous les yeux des spectacles plus beaux et plus humains que la plupart de ceux que j'ai indiqués, il n'éprouva pas l'émotion ni la satisfaction d'un artiste (en tout cas, son historien ne nous en dit rien), mais il s'affligea en apôtre de voir cette grande ville toute pleine d'idoles. C'est que pour lui, la question décisive et suprême, la question de vie ou de mort, pour chaque peuple comme pour chaque individu, c'était la relation de l'homme avec Dieu ; le reste ne l'intéressait que médiocrement. Or, à ce point de vue, de Thessalonique à Salonique, quelle chute ! Et avec quelle douleur l'apôtre ne chercherait-il pas aujourd'hui, dans cette seconde ville d'Europe évangélisée par lui, les traces de ce beau mouvement religieux, de ce fécond réveil des âmes qui lui avait causé tant de joie !

Comme autrefois, les Juifs sont nombreux à Salonique ; je ne sais s'ils sont moins fanatiques que leurs devanciers, mais à coup sûr ils sont moins croyants et plus indifférents en matière de religion. S'il n'y a plus de païens, il y a beaucoup de mahométans et les mosquées abondent ; le

progrès est mince ou douteux ; quel sujet de tristesse pour l'apôtre que cette religion de mensonge, cette religion sans sainteté et sans amour, qui, en tant de lieux, s'est substituée à la foi au Dieu vivant et à son Christ, et a stérilisé, au point de vue spirituel, les contrées mêmes qui furent le berceau du christianisme ! Il y a pourtant des chrétiens de profession à Salonique ; mais dans la plupart des Eglises réputées chrétiennes, notamment dans celles du rite grec, l'apôtre ne verrait guère moins d'idoles qu'à Athènes et la doctrine qu'il y entendrait prêcher diffère beaucoup de celle qu'il a exposée dans son épître aux Romains sous l'inspiration du Saint-Esprit. Il y a probablement à Salonique un groupe de chrétiens protestants ou évangéliques, mais il ne fait pas parler de lui, comme autrefois les fervents disciples de Paul, par sa piété, son zèle et ses progrès. J'aime à croire qu'il y a là des âmes fidèles : il n'y a pas une Eglise vivante.

Saint Paul se trouverait plus à l'aise peut-être et dans un milieu plus sympathique s'il assistait au culte auquel prennent part nos soldats pieux, anglais ou français. Mais avec quelle douleur ne constaterait-il pas que ces chrétiens sont venus apporter dans cette contrée lointaine, non pas, comme lui-même autrefois, la parole de vie, mais des forces militaires, c'est-à-dire des moyens de destruction ! Ainsi la guerre est aujourd'hui la grande

et presque l'unique préoccupation des nations qui s'appellent chrétiennes. Je n'oublie pas, mes frères, ce que j'ai dit plus d'une fois dans cette chaire même, c'est que nous avons été, nous Français, ainsi que nos alliés, entraînés dans cette guerre malgré nous. Mais enfin, quelle que soit la responsabilité de chaque peuple et de chaque gouvernement, le fait est là, énorme et affligeant au-delà de tout ce qui peut s'exprimer : les nations baptisées au nom de Jésus-Christ et qui, en principe, sont rangées sous sa loi d'amour, emploient aujourd'hui toutes leurs forces, toute leur intelligence, toutes les ressources accumulées pendant des siècles, toute la merveilleuse puissance créée par la science et les inventions modernes, à s'entre-détruire. Qu'on vienne après cela nous vanter les bienfaits de la culture ! En fait de culture matérielle, d'industrie et d'invention, dès les premiers âges, la postérité de Caïn s'est particulièrement distinguée, mais elle était animée de l'esprit de son aïeul ; elle se vantait d'imiter et de dépasser son crime. Ainsi la civilisation sans foi et sans amour, la civilisation sans Dieu est un fléau plutôt qu'un bienfait ; elle sert au mal plus qu'au bien ; elle tend à la mort plutôt qu'à la vie ; elle risque d'aboutir au suicide de l'humanité. Témoin de ce qui se passe aujourd'hui, saint Paul aurait le droit de dire : « Est-ce pour cela que, docile à la voix qui me

disait : Passe en Macédoine et viens nous secourir, j'ai le premier apporté l'Évangile en Europe ? Est-ce là le fruit de mes labeurs et de mes prières, est-ce là l'accomplissement des espérances que m'avait données ma jeune et chère Eglise de Thessalonique ? Et pourtant, il faut que Jésus-Christ règne et qu'il mette à la fin tous ses ennemis sous ses pieds, y compris la mort elle-même. O Dieu ! quand et comment viendra ton règne ? »

II

Thessalonique — Salonique ! Le contraste entre les deux milieux, entre les deux époques, se présentera à nous sous un autre aspect si nous partons, non plus de Salonique, mais de Thessalonique ; si, au lieu de nous demander ce qu'éprouverait saint Paul s'il était transporté dans la ville moderne, nous considérons ce qu'il a vu et constaté dans l'Eglise qu'il avait sous les yeux et dont il était le fondateur.

Contrairement à plusieurs autres, cette Eglise, comme sa voisine, celle de Philippes, ne lui a guère donné que de la joie ; il a pu écrire aux Thessaloniens : « Vous êtes ma gloire et ma couronne. » L'Évangile avait été accueilli par eux avec le plus grand empressement et avec le plus

profond sérieux ; leur attachement pour Paul était extrême ; l'apôtre le compare à l'affection qui unit des enfants à leur père ou même à leur mère ; la propagande judaïsante n'avait pas, ou pas encore, entamé l'Eglise et n'avait pas aliéné à Paul les esprits et les cœurs ; c'est à peine si, aux éloges qu'il adresse à cette Eglise, aux actions de grâces qu'il rend à Dieu pour ses progrès, l'apôtre croit devoir joindre quelques avertissements. Notre texte nous permet de nous faire une idée plus précise de l'état religieux des chrétiens de Thessalonique : « Je me souviens sans cesse devant Dieu, dit saint Paul, de l'œuvre de votre foi, du travail de votre charité et de la constance de votre espérance. »

La foi des Thessaloniens était avant tout personnelle. Elle était le fruit de la prédication de la Parole de Dieu apportée par Paul et accompagnée d'une « démonstration d'Esprit et de puissance. » Elle avait produit chez eux une véritable conversion. « Vous vous êtes convertis, » dit saint Paul, « détournés des idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai. » (1) Sous l'impulsion de cette foi, les chrétiens de Thessalonique éprouvaient une joie profonde, la joie du salut ; ils recherchaient la sainteté, quoique quelques-uns d'entre eux eussent encore besoin d'être exhortés à se purifier des dernières souillures du paganisme ; ils enduraient

(1) I Thess. I : 9.

avec patience la persécution ; ils étaient en édification aux Eglises voisines et méritaient de leur être cités comme un exemple. Saint Paul n'ambitionne pour eux rien de moins que la perfection : « Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même parfaitement ! » (1) et après leur avoir montré ce haut idéal, il ajoute : « Celui qui vous a appelés est fidèle et il le fera aussi. » (2).

Après l'œuvre de la foi des chrétiens à qui il s'adresse, saint Paul loue le « travail de leur *charité*. » Il leur rend ce beau et étonnant témoignage : « Pour ce qui est de l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive, car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres. » (3). Cette charité qui s'adresse tout d'abord aux frères en la foi s'étend à tous les hommes. Sans doute, elle fait une différence marquée, ou plutôt elle constate une opposition tragique entre les amis et les adversaires de la vérité, car elle sait que « la foi n'est point de tous. » Mais elle souhaite le salut de toute âme d'homme et n'a rien autant à cœur que les progrès de l'Évangile dans le monde.

Après la foi et la charité, l'espérance est le troisième terme de ce qu'on pourrait appeler la

(1) I Thess. V : 23.

(2) I Thess. V : 24.

(3) I Thess. IV : 9.

trilogie paulinienne, la troisième vertu cardinale du disciple de Jésus-Christ. Paul applaudit à la constance de l'espérance des Thessaloniens. C'était peut-être le trait le plus saillant de leur piété. Après leur avoir dit, dans un passage que j'ai cité : « Vous vous êtes convertis et détournés des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, » l'apôtre ajoute aussitôt : « Et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus-Christ, qui nous délivre de la colère à venir. » (1) Il tardait tant à ces âmes ferventes de voir et de connaître personnellement leur Sauveur, d'être réunies avec lui ! L'attente de l'avènement du Christ était pour eux le plus puissant motif de sanctification, en même temps qu'une source inépuisable de consolation et de joie. Toutefois, à cette joie se mêlait une inquiétude que Paul prend soin de dissiper, touchant le sort de ceux qui mouraient avant le retour du Christ ; à ce zèle pour la sanctification, à ce généreux détachement de la terre s'alliait chez plusieurs une fâcheuse tendance à négliger les devoirs et les occupations terrestres : à quoi bon s'attarder à ces soins inférieurs, quand on va partir pour le ciel ? Paul réprime ce quiétisme anticipé avec un robuste bon sens et lui oppose à bon droit son propre exemple, lui, l'infatigable travailleur, le nocturne faiseur de tentes. Mais cet

(1) I Thess. I : 10.

excès et cette erreur mêmes prouvent à quel point l'espérance du retour du Christ et de la venue prochaine du Royaume de Dieu était puissante chez les chrétiens de Thessalonique.

Maintenant, de ce bienheureux renouvellement de l'âme et de la vie humaines par la foi, l'espérance ou la charité, de ce glorieux lever d'aurore, de cette œuvre et de cette création divine qu'était l'Église apostolique, rapprochez cet ensemble de croyances traditionnelles, de sentiments tièdes et intermittents, d'espérances languissantes, qui constitue la moyenne de notre christianisme officiel et nominal, et vous ne pourrez qu'être frappés de la différence et humiliés du contraste. J'ai parlé en dernier lieu d'espérance; sans doute, tous ceux qui se rattachent au christianisme en parlent aussi et disent même volontiers que sans cette espérance, la vie ou la mort ne leur paraîtraient pas acceptables. Mais cette espérance, qu'ils réservent pour les mauvais jours comme une consolation, comme une dernière chance, — j'ai presque dit comme un pis-aller, — ne les rend guère joyeux, étant mêlée d'incertitude et même de crainte. Elle ne se rapporte qu'à leur avenir personnel après la mort; quant à ce retour du Seigneur dont la perspective ravissait les chrétiens de Thessalonique, ils n'y pensent pas ou n'y croient guère; ils sont plutôt portés à y voir, en dépit des déclarations nombreuses et formelles de la Parole

de Dieu, une illusion de jeunesse de l'Eglise primitive. Au reste, ils ne tiennent guère à la conserver ; à la promesse finale du Christ : « Je viens bientôt, » ils répondraient plutôt, s'ils disaient toute leur pensée : « Seigneur, ne viens pas encore ; nous ne sommes pas prêts ! » Au lieu de la venue du Seigneur, ce qu'ils attendaient, c'était le progrès, les réformes sociales, l'évolution pacifique des idées de justice et d'humanité. Maintenant que la guerre actuelle est venue dissiper ce rêve, que reste-t-il à ces cœurs mal assurés, sinon le découragement ou l'espoir d'une victoire patriotique qui ne serait pas encore, il s'en faut, l'établissement du Royaume de Dieu ?

Pour ce qui est de la charité, l'amour fraternel, qui était presque parfait à Thessalonique comme dans l'Eglise primitive de Jérusalem et que les païens ne pouvaient s'empêcher d'admirer, est bien refroidi aujourd'hui, même en temps de paix. Il y a entre les divers groupes de chrétiens tant de discussions, tant de divisions, tant de malentendus, que la concurrence des Eglises laisse peu de place à la charité mutuelle. Celle-ci est aujourd'hui bien plus directement et plus gravement menacée, puisque des millions d'hommes qui ont été baptisés au nom de Jésus-Christ et dont un grand nombre l'invoquent sincèrement comme leur Seigneur et Sauveur, sont aux prises les uns avec les autres et cherchent à se donner la mort. Aussi plusieurs

ajournent-ils résolument à des temps meilleurs la pratique de l'amour universel et de l'amour des ennemis, ce qui revient à dire que des chrétiens peuvent se dispenser d'agir et de vivre en chrétiens. Quant au rapprochement entre Français, à « l'union sacrée », dont la guerre a été le point de départ, je l'approuve et je la veux de tout bon cœur, j'admire les sacrifices qu'elle provoque, mais je ne puis la confondre, ni avec l'amour fraternel, ni avec l'amour de tous les hommes que commande l'Évangile.

Comme l'espérance et l'amour procèdent de la foi, c'est le déficit de la foi qui est à la base de tous les autres. Nous avons constaté que chacun des fidèles de Thessalonique était entré dans l'Église nouvelle par une conversion sincère et avait « renoncé aux idoles pour servir le Dieu vivant et vrai. » Un grand nombre de membres de nos Églises n'ont jamais passé par un changement pareil. Ils ont accepté, avec des degrés divers de sincérité et de réflexion, les enseignements de l'Évangile, ils admettent en théorie l'obligation d'en pratiquer la morale. Mais le centre de leur vie n'est pas changé; leur trésor n'est pas dans le ciel; ils n'ont pas rompu avec ces idoles qui s'appellent la sensualité, l'égoïsme, l'amour de l'argent; ils n'ont pas cessé de faire leur volonté propre pour obéir à la volonté de Dieu. Faut-il nous étonner si cette foi, qui n'est pas de la foi,

ne « transporte pas les montagnes » et si, ne transformant pas les vies individuelles, elle n'a qu'une faible action sur la vie sociale? « L'Évangile, » dit saint Paul, « est une puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient » ; (1) il n'a pas dit : de tous ceux qui font profession de croire, ou qui passent pour croyants. Paul adresse chacune de ses deux lettres « à l'Église des Thessaloniens qui est en Dieu le Père et en son fils Jésus-Christ » : où est l'Église contemporaine qu'il pourrait qualifier de la sorte ?

III

Faut-il conclure de tout ce qui précède à la décadence irrémédiable de l'Église et à la faillite du christianisme ? Faut-il admettre que l'Évangile vieilli est impuissant à produire parmi nous ces fruits de sainteté et de joie que nous admirons dans l'Église de Thessalonique ? — Non, mes frères ! grâce à Dieu, cette supposition désolante est démentie par les faits. A toutes les époques de l'Église, il y a eu de vrais chrétiens, des saints et des martyrs, et il n'en manque pas aujourd'hui ; en tout temps, des vies consacrées à Dieu et des

(1) Rom. I, 16.

morts triomphantes ont prouvé et prouvent encore que « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement » (1) ; nous en sommes témoins. De son côté, la parole des apôtres n'a pas vieilli ; le message de grâce qu'elle nous apporte répond aux plus profonds besoins de nos âmes ; l'idéal de sainteté qu'elle nous trace et que le cinquième chapitre de la 1^{re} épître aux Thessaloniens résume en quelques traits brefs et saisissants : « Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Rendez grâces pour toutes choses » (2), provoque en nous d'ardentes ambitions et d'ineffables soupirs. Que faut-il donc pour que nous voyions reflourir parmi nous, sous une forme sans doute à plusieurs égards modifiée, la piété des temps apostoliques ? Il faut que nous soyons dociles entièrement et jusqu'au bout aux appels de Dieu, comme le furent les Thessaloniens à la parole de l'apôtre ; il faut que parmi nous, beaucoup de pécheurs dont le cœur est encore indécis et partagé se détournent des idoles : idoles de chair, d'argent ou de vanité, pour « se convertir au Dieu vivant et vrai » et pour le servir désormais de toute leur force. Il faut que les chrétiens se consacrent entièrement au Seigneur et s'emparent de toutes les armes de Dieu pour combattre le bon combat. Quand

(1) Hébr. XIII. 8.

(2) I Thess. V, 16-18.

trouverons-nous un temps plus propice ? Quand écouterons-nous la voix de Dieu, si nous y restons sourds aujourd'hui ? Quand nous détacherons-nous du monde, si ce n'est quand le néant et la fragilité des biens qu'il procure ou qu'il promet éclatent à tous les yeux ? Quand saisirons-nous les paroles de vie éternelle que Jésus-Christ est seul à nous apporter, si ce n'est quand elles sont devenues, pour nous et pour ceux qui nous sont chers, l'unique refuge ? Quand croirons-nous à l'amour de Dieu, qui seul donne la vie, si ce n'est quand nous voyons la haine, qui est l'œuvre de Satan, semer partout le carnage et la mort ? Quand songerons-nous à « fuir la colère à venir, » si ce n'est pas quand le monde entier, non seulement en entend la menace, mais en sent déjà les atteintes ? Quand attendrons-nous du ciel le Fils de Dieu ressuscité, si ce n'est pas quand tant de signes annoncent que sa venue est proche ? Quand enfin nous consacrerons-nous à Dieu, si ce n'est quand un grand nombre de ceux-là mêmes qui ne le connaissent pas nous donnent l'exemple du sacrifice ?

Je vous en conjure donc, mes frères, recevons la Parole de Dieu, l'Évangile de sa grâce ou pour la première fois, ou tout de nouveau si nous l'avons déjà fait, avec la foi, le sérieux, l'ardeur, l'intégrité des nouveaux chrétiens de Thessalonique. Dans cette œuvre excellente et indispensable à tous, aidons-nous l'un l'autre par la prière. Nous

ne prions pas assez ensemble ; nous ne mettons pas assez et assez souvent le Seigneur en demeure d'accomplir pour nous l'admirable promesse qu'il a faite à deux ou trois fidèles réunis en son nom. « Je viens bientôt » (1), dit le Seigneur. Que chacun de nous, témoin des crimes et des souffrances inouïes de ce pauvre monde, affamé de justice, d'amour et de paix, lui dise aujourd'hui de tout son cœur : « Amen ! Oui, Seigneur Jésus, viens ! » (1)

Amen.

(1) Apoc. XXII, 20.

(2) Idem.

12 Mars 1916 (non prêché)